Pourtant Amédée ne peut guère jouir de son ami et le trouve rarement seul. A chaque instant—la clef est sur la porte—arrivent des camarades de Maurice, des jeunes gens de plaisir comme lui, mais plus vulgaires, n'ayant pas son ton et ses manières de gentilhomme ; ils viennent lui parler d'une partie projetée, lui rappeler un rendez-vous pour le soir. Souvent, l'un d'eux, son chapeau sur la tête, tape une polka, après avoir posé son cigare tout allumé sur le bord du piano. Ces viveurs effarouchent un peu Amédée, qui a le malheur d'être délicat.

Quand les visiteurs sont partis, Maurice veut retenir son ami à dîner. Mais la porte s'ouvre encore, et Mlle Irma, frileuse sous ses fourrures et la voilette baissée,—un drôle de petit museau tout de même,—entre vivement, en faisant l'accueil le plus sympathique à Maurice.

—Bravo ! nous dînerons tous les trois.

Non. Amédée est effrayé par Mlle Irma, qui a déjà jeté son manchon sur le divan et a coiffé de sa toque de loutre la Vénus de Milo en bronze, sur la cheminée. Le jeune homme s'excuse ; il est attendu à la maison.

—Sauvage, va ! — lui dit Maurice, qui le reconduit en riant.

Des désirs, des rêveries ! C'est toute sa vie, au pauvre Amédée Violette. Parfois elle est triste ; car il souffre en voyant son père s'enfoncer toujours plus dans sa vie sombre ; car aucune femme ne l'aime et jamais il n'a dans son gousset un louis de vingt francs, un louis de plaisir et de liberté. Mais qu'il ne se plaigne pas, morbleu ! Sa vie est noble et belle ! Il sourit de joie en songeant qu'il a de bons amis ; son cœur bat à gros flocons à la seule pensée d'une femme ; il pleure d'ivresse en lisant de beaux vers ; le spectacle de la vie lui apparaît transfiguré par l'idéal et par l'espoir. Heureux Amédée ! Il n'a pas vingt ans !

VII

Un matin d'hiver, brumeux et sombre, Amédée s'attardait au lit, quand son père entra dans sa chambre et lui remit une lettre que la femme de ménage venait d'apporter de chez le concierge.

La lettre était de Maurice, qui invitait son ami à dîner le soir même, à sept heures, chez Foyot, avec quelques camarades du lycée Henri IV.

—Tu m'excuseras de ne pas dîner avec toi ce soir, papa, — dit joyeusement Amédée. — Maurice Roger nous régale au restaurant.

Mais la gaieté du jeune homme tomba brusquement, quand il regarda son père qui venait de s'asseoir sur le bord du lit. Il était devenu presque effrayant à voir, cet homme vieux avant l'âge, au teint livide, aux yeux injectés de sang, avec sa mèche de cheveux d'un gris sale qui s'éparpillaient sur sa tempe droite, et rien n'était plus navrant que son geste sénile, quand il posait à plat sur ses cuisses ses mains tremblantes et décharnés. Amédée, qui savait, hélas ! comment son père en était arrivé là, eut le cœur remué de pitié et de honte.

—Es-tu souffrant, aujourd'hui ? — dit le jeune homme. — Aimes-tu mieux que nous dînions ensemble, comme tous les jours ? Je vais écrire un mot à Maurice. Rien n'est plus simple.

—Non ! mon enfant, non ! —, lui répondit M. Violette d'une voix sourde. — Va te distraire un peu avec tes amis. La vie que tu mènes auprès de moi n'est que trop monotone, et je le sais bien. Va t'amuser, tu me feras plaisir. Seulement, j'ai une idée qui me tourme, ce matin, qui me tourment plus que d'habitude... et je veux te la confier.

—Et laquelle donc, cher papa ?

—Amédée, au mois de mars dernier, il y a eu quinze ans que ta mère est morte. Tu l'as à peine connue. C'était la meilleure et la plus douce des créatures, et tout ce que je te souhaite, mon enfant, c'est de rencontrer une telle femme sur ton chemin, d'en faire la compagne de ta vie, et d'être plus heureux que moi, mon pauvre Amédée, de la conserver toujours. Or, depuis ces quinze affreuses années que ta mère n'est plus là, j'ai bien souffert, vois-tu, horriblement souffert, et je ne me suis jamais... jamais consolé. Si j'ai vécu, si j'ai trouvé, malgré tout, la force de vivre, c'est uniquement pour toi et en souvenir d'elle. Je crois avoir fait à peu près mon devoir. Te voilà grand garçon ; tu es intelligent et honnête, et tu as un emploi qui te donne du pain. Cependant, je me demande souvent... oh ! bien souvent... si, en effet, j'ai rempli tous mes devoirs envers toi. Ah ! ne proteste pas, — ajouta le malheureux homme, qu'Amédée avait entouré tendrement de ses deux bras. — Non ! mon pauvre enfant, je ne t'ai pas suffisamment aimé. La douleur avait pris trop de place dans mon cœur. Dans ces dernières années surtout, pas assez appuyé ma faiblesse sur ton jeune bras. J'ai trop cherché la solitude. Tu me comprends, Amédée, — s'écria-t-il dans un sanglot, — je ne puis pas t'en dire davantage. Il y a des heures de ma vie qu'il faut que tu ignores, et, si tu as le chagrin de savoir ce que je deviens pendant ces heures là, il faut que tu n'y penses jamais, que tu l'oublies. Je t'en supplie, mon enfant, ne me juge pas avec sévérité... et, un de ces jours, si je m'en allais. Ah ! il faut t'y attendre... le fardeau de ma douleur est trop lourd ; il m'écrasera. Eh bien, si je m'en allais, promets-moi, mon fils, d'être indulgent pour ma mémoire, et, quand tu penseras à ton père, de te dire seulement : " Il a été bien malheureux ! "

Amédée pleurait à chaudes larmes sur l'epaule de M. Violette, qui, de ses mains tremblantes, caressait doucement la belle chevelure de son fils.

—Mon père, mon bon père, — disait Amédée en sanglotant, — je te respecte et je t'aime de tout mon cœur. Je vais m'habiller bien vite. Nous irons ensemble au ministère, nous en reviendrons de même, et nous dînerons tous les deux, comme une paire d'amis... Laisse-moi ne pas te quitter aujourd'hui, je t'en conjure !

Mais M. Violette s'était levé tout d'un coup, comme prenant une résolution.

—Non ! Amédée, — fit-il avec fermeté. — Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, et ton cœur s'en souviendra... Il suffit... Va t'amuser, ce soir, avec tes amis. A ton âge, la tristesse est dangereuse... Moi, j'irai dîner chez le père Bastide, qui vient de prendre sa retraite, et qui m'a vingt fois invité à venir voir sa maisonnette, au Grand-Montrouge... C'est convenu... Je le veux, entends-tu bien... Allons ! essuie tes yeux et embrasse-moi.

Et, après avoir encore étreint longuement et tendrement son fils, M. Violette sortit de la chambre. Amédée l'entendit, dans l'entrée, prendre son chapeau et sa canne, ouvrir et fermer la porte, et descendre l'escalier d'un pas pesant.

Un quart d'heure après, comme le jeune homme traversa le Luxembourg pour se rendre, lui aussi, au bureau, il rentra, Louise Gérard, son rouleau de musique à la main, qui allait donner ses leçons en ville. Il fit quelques pas à côté d'elle, et l'excellente fille remarqua tout de suite ses yeux rouges et sa figure bouleversée.

—Qu'avez-vous donc, Amédée ? — lui demanda-t-elle avec inquiétude.

—Louise, — lui répondit-il, — ne trouvez-vous pas que mon père est bien changé depuis quelques mois ?

Elle s'arrêta, et fixa un moment sur lui, en silence, des yeux brillants de compassion.

—Bien changé, en effet, mon pauvre Amédée. Vous ne me croiriez pas, si je vous disais que je ne l'ai pas remarqué... Mais, quelle que soit la cause qui a pu... comment dirai-je ?... qui a pu altérer ainsi la santé de votre père, vous ne devez songer qu'à une chose, mon ami ; c'est qu'il a été bien tendre et bien dévoué pour vous, qu'il est resté veuf tout jeune, qu'il ne s'est pas remarié, et qu'il a subi, pour se consacrer tout entier à son unique enfant, de longues années de solitude et de douloureux souvenirs... Il faut penser à cela, Amédée, à cela seulement.

—Je ne l'oublie jamais, ma chère Louise, n'en doutez pas... et mon cœur est plein de reconnaissance... Ce matin encore, il a été pour moi si affectueux et si bon... Mais sa santé est